

Le Théâtre

La maman bohème-Médée

PENDANT les travaux de la commission d'enquête sur l'assassinat, en mai 1978, d'Aldo Moro, président de la Démocratie chrétienne italienne, pour cause d'alliance contre nature avec le Parti communiste de Berlinguer, la lutte des femmes continue. Le futur Prix Nobel Dario Fo et Franca Rame, aujourd'hui sénatrice de Rome, mariés depuis 1954, ont créé un théâtre ambulancier pour jouer dans les usines en grève, les meetings, des garages, les hangars, les cinémas de quartier, des pièces militantes avec très peu de décors et le moins de comédiens possible. Didier Bezace nous en présente deux, interprétées par la seule Ariane Ascaride, poignante, prodigieuse tragédienne au pathétique sourire. Dans une cuisine rudimentaire de HLM, voilà Médée : celle d'Euripide, sans cérémonial. Son homme, Jason, à qui elle a fait conquérir la Toison d'or quand elle avait 16 ans – « J'avais la peau blanche et de longs cheveux noirs, les seins ronds qui gonflaient l'étoffe de ma chemise, un cou sans ride et des joues lisses et mon ventre était ferme et plat... » –, ce type a décidé de la quitter pour une plus jeune et plus jolie, Créüse.

C'est le lot de beaucoup de femmes. Mais Médée ne digère pas de devenir une morte-vivante qui n'aura servi la société que le temps d'un accouchement. C'est une femme de tempérament. La vengeance est un plat qui se mijote. Entre le fourneau et la petite table, elle prépare un horrible régal : elle va donner à manger ses enfants à Jason. A la bidoche découpée, Bezace ajoute on ne sait quelles décoctions chimiques, des mixtures moussantes qui pour être symboliques n'en sont pas plus ragoutantes. La mythologie est dans la kitchenette.

Entre Jason : un macho à lunettes fumées. Elle poursuit son monologue. « Pour mieux nous soumettre, vous nous aviez liées au cou de nos enfants comme on met un joug de bois dur à la vache, pour mieux nous traire et nous monter... » Indifférent aux radotages de Médée, il lit le journal sans dire un mot et se met à table. « C'est nécessité que mes enfants meurent pour que tu sois écrasé, Jason ! » Et le crime atroce de Médée paraît soudain logique, stupéfiant mais compréhensible comme certains monstrueux faits divers. Euripide est parmi nous.

Juste avant, une autre femme, la même Ariane Ascaride, rôde

autour d'un confessionnal. Vêtue en bohémienne, elle n'a plus de chez-soi, chassée par les disputes sans fin avec son fils aimé. Elle avait une bonne situation : chef de service. Par ailleurs communiste mais croyante : apostolique et berlinguériste. Était-ce un péché à l'heure du grand « compromis théologique » ? D'ailleurs, elle faisait son autocritique au moins une fois par mois à la réunion de section : si ce n'est pas comme une confession ! Le petit, elle l'a élevé « comme si c'était l'enfant Jésus ». Mais il s'est radicalisé. Alors, par amour, elle l'a suivi pour le surveiller dans les manifestations gauchistes. Obligée de brailler pour passer inaperçue des slogans gauchistes anti-PC. Un jour, le secrétaire l'a surprise : vidée du parti. Ensuite tout va de mal en pis.

L'épatant avec Dario Fo, c'est que les sujets les plus graves, la vie, la mort, l'enfantement, la révolution, sont revus avec un humour et une jubilation communicative peu communs en France. Didier Bezace est en accord parfait avec lui.

Bernard Thomas

● Au Théâtre de la Commune. Les textes des deux pièces sont publiés chez Dramaturgie Editions, Tome IV.